

— PAR L'AUTRICE DES BRIDGERTON —

JULIA QUINN



UNE DANSE  
SOUS LES  
ÉTOILES

*Les Blyden*

J'AI  
LU  
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

## **Julia Quinn**

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît aux États-Unis en 1970. Spécialisée dans la Régence, elle a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner un RITA Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues.

Une danse sous les étoiles

## DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*La reine Charlotte – Avant  
les Bridgerton*

### **La chronique des Bridgerton**

*La chronique des Bridgerton 1 & 2*

1 – *Daphné et le duc*

2 – *Anthony*

*La chronique des Bridgerton 3 & 4*

3 – *Benedict*

4 – *Colin*

*La chronique des Bridgerton 5 & 6*

5 – *Éloïse*

6 – *Francesca*

*La chronique des Bridgerton 7 & 8*

7 – *Hyacinthe*

8 – *Gregory*

*La chronique des Bridgerton 9*

9 – *Des années plus tard* suivi  
de *Lady Whistledown*

### **Le quatuor des Smythe-Smith**

*Le quatuor des Smythe-Smith 1 & 2*

1 – *Un goût de paradis*

2 – *Sortilège d'une nuit d'été*

*Le quatuor des Smythe-Smith 3 & 4*

3 – *Pluie de baisers*

4 – *Les secrets de sir Richard  
Kenworthy*

### **Les Rokesby**

*La chronique des Rokesby 1 & 2*

1 – *À cause de Mlle Bridgerton*

2 – *Un petit mensonge*

*La chronique des Rokesby 3 & 4*

3 – *L'autre Mlle Bridgerton*

4 – *Tout commença par un esclandre*

### **Les Lyndon**

1 – *Je t'offrirai la lune*

2 – *Je t'offrirai le soleil*

### **Les Bevelstoke**

1 – *Les carnets secrets de Miranda*

2 – *Mademoiselle la curieuse*

3 – *Ce que j'aime chez vous*

### **Les agents de la Couronne**

1 – *Une héritière en cavale*

2 – *Comment séduire  
un marquis ?*

### **Les deux ducs de Wyndham**

1 – *Le brigand*

2 – *M. Cavendish*

### **Les Blydon**

1 – *Splendide*

*Trois mariages et cinq prétendants*

*Quatre filles et un château*

*Mariages à l'écossaise*

*Un héros pour Noël*

*Quatre mariages et un enchantement*

JULIA  
QUINN

LES BLYDON - 2

Une danse  
sous les étoiles

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Cécile Desthuilliers*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première  
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,  
retrouvez-nous ici :

**[www.jailu.com](http://www.jailu.com)**

Abonnez-vous à notre newsletter  
et rejoignez-nous sur Facebook !

*Titre original*

DANCING AT MIDNIGHT

*Éditeur original*

Avon Books,

an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 1995

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2023

Chers lecteurs,

« Qu'est-ce qui vient en premier, m'a-t-on un jour demandé, les personnages ou l'intrigue ? » Il m'est pratiquement impossible de répondre à une telle question, qui suppose une sorte de méthode dans ma folle carrière d'écrivain. La vérité, c'est que cela varie d'un livre à un autre. Dans le cas d'*Une danse sous les étoiles*, mon second roman, ce sont définitivement les personnages.

J'ai commencé par Belle Blydon, qui avait joué un rôle prééminent dans *Splendide*, mon premier ouvrage. Je savais déjà qui elle était : un bas-bleu inavoué qui rêve du grand amour. Son héros, quant à lui, était un peu plus complexe. Après mon premier récit, très enlevé, j'avais envie d'essayer autre chose. Voilà pourquoi j'ai créé John Blackwood, un vétéran hanté par de terribles souvenirs, un homme persuadé qu'il ne mérite pas le bonheur. C'est un héros torturé, dans tous les sens du terme.

Soudain, je me suis trouvée devant un nouveau défi. Étais-je capable d'écrire un roman drôle et léger sur un thème grave et douloureux ? De créer des personnages qui ont de vrais problèmes et des obstacles à surmonter, tout en faisant sourire mon lectorat ?

C'est mon pari et j'espère que vous lirez *Une danse sous les étoiles* avec plaisir.

Bien à vous,

Julia Quinn

*À mon père, qui n'oublie jamais de me dire  
combien il est fier de moi.  
Moi aussi, je suis fière de toi !*

*Et à Paul, même s'il est persuadé  
que l'histoire serait plus intéressante  
si elle se déroulait dans la forêt pluviale.*



# 1

*Oxfordshire, Angleterre, 1816*

*Quand vous arroseriez, l'une après l'autre, toutes les fleurs du monde...*

Arabella Blydon fronça les sourcils. Cela n'allait pas. Il n'y avait pas de jardinier dans *Le Conte d'hiver*. Elle éloigna le livre de ses yeux. C'était pire. Elle le rapprocha. À présent, elle distinguait mieux les caractères.

*Quand vous épouseriez, l'une après l'autre, toutes les femmes du monde...*

Dans un soupir, elle s'adossa contre un tronc d'arbre. C'était déjà plus logique. Elle battit des cils et focalisa son regard sur la page, mais ses prunelles bleu lavande refusèrent de lui obéir. Comme elle ne pouvait pas lire le nez collé contre le papier, elle plissa les paupières et poursuivit vaillamment sa lecture.

Un petit vent frais se mit à souffler. La jeune femme leva le visage vers le ciel chargé de nuages. Il allait pleuvoir, c'était évident, mais avec un peu de chance elle avait une bonne heure devant elle avant l'arrivée des premières gouttes, soit tout le temps nécessaire pour finir *Le Conte d'hiver*. Cela marquerait la fin de sa « grande aventure » shakespearienne, le programme semi-universitaire qui occupait tout son temps libre depuis six mois. Elle avait commencé par *Tout est bien qui finit bien*, poursuivi avec *Hamlet*, toute la série des

Henry, puis *Roméo et Juliette*, ainsi que d'autres œuvres dont elle n'avait jamais entendu parler auparavant. Elle n'aurait su dire pour quelle raison elle s'était lancée dans cette entreprise, à part son amour de la lecture, mais à présent qu'elle touchait au but, elle n'allait pas se laisser intimider par quelques satanées gouttes de pluie !

Belle jeta des regards furtifs autour d'elle, comme si elle craignait qu'on ne l'ait *entendue* jurer mentalement. Puis elle leva de nouveau le regard vers le ciel. Un mince rayon de soleil traversa les nuées. Considérant que c'était de bon augure, elle sortit de sa musette un sandwich au poulet, en prit une bouchée avec délicatesse et poursuivit sa lecture. Hélas, les petits caractères étaient toujours aussi difficiles à déchiffrer. Elle approcha le livre de son visage et, après plusieurs grimaces, trouva la meilleure façon de plisser les paupières.

— Courage, Arabella, marmonna-t-elle. Si tu peux tenir trois quarts d'heure dans cette position extrêmement inconfortable, tu devrais finir ce bouquin sans encombre.

— En revanche, à ce moment-là, votre visage vous fera sans doute affreusement mal, ricana une personne derrière elle.

Elle laissa tomber son livre et tourna la tête. Derrière elle se tenait un gentleman à la mise élégante mais décontractée. Ses cheveux étaient d'une riche nuance acajou et ses yeux de la même couleur. Il la regardait d'un air amusé manger son pique-nique en solitaire et, si elle en jugeait à son attitude désinvolte, voilà un bon moment qu'il l'observait. Elle fronça les sourcils, à court de réplique, et pria pour que son expression dédaigneuse le remette à sa place.

En vain. Il parut encore plus hilare.

— Vous avez besoin de lunettes, indiqua-t-il simplement.

— Et vous, vous n'avez rien à faire ici, rétorqua-t-elle.

— Vraiment ? Il me semble que c'est vous qui n'avez rien à faire ici.

— Certainement pas ! Cette terre appartient au duc d'Ashbourne. Mon cousin, ajouta-t-elle d'un ton appuyé.

L'inconnu tendit la main vers l'ouest.

— *Cette terre* là-bas appartient au duc d'Ashbourne. La limite est marquée par la crête de cette colline. Par conséquent, vous n'avez rien à faire ici.

Belle ramena une mèche blonde derrière son oreille.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument. Je sais que le domaine d'Ashbourne est vaste, mais il n'est pas infini.

Elle s'agita, mal à l'aise.

— Oh. Dans ce cas, je suis désolée de vous déranger, s'excusa-t-elle avec des inflexions hautaines. Je récupère mon cheval et je m'en vais.

— Ne soyez pas ridicule. J'espère ne pas être mal luné au point d'interdire à une dame de lire sous l'un de mes arbres. Je vous en prie, restez aussi longtemps que vous le désirez.

Belle était tentée de s'en aller mais le confort l'emporta sur la dignité.

— Merci. Je suis ici depuis quelques heures et je m'y sens très bien.

— C'est ce que je vois.

Un faible sourire éclaira son visage. Cela ne devait pas lui arriver souvent, songea la jeune femme.

— Si vous envisagez de passer le reste de la journée sur mes terres, reprit-il, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

Belle hésita. Se montrait-il courtois ou condescendant ?

— Oh, désolée. Lady Arabella Blydon.

— Ravi de faire votre connaissance, lady Blydon. Lord John Blackwood, pour vous servir.

— Enchantée.

— Moi de même. Et il vous faut absolument des lunettes.

Belle sursauta. Voilà un mois qu'Emma et Alex la pressaient de consulter un spécialiste, mais ils étaient de sa famille. Ce John Blackwood, un parfait étranger, se mêlait de ce qui ne le regardait pas.

— Je ne manquerai pas d'y réfléchir, répondit-elle d'un ton pincé.

Il acquiesça du menton.

— Que lisez-vous ?

— *Le Conte d'hiver*.

Elle se redressa et attendit les habituels commentaires désobligeants sur les femmes et la lecture.

— Une excellente pièce, même si ce n'est pas la meilleure de Shakespeare, à mon avis. Pour ma part, j'ai un faible pour *Coriolan*. Ce n'est pas la plus célèbre de son répertoire mais je l'ai appréciée. Vous devriez la lire.

Oubliant de se réjouir d'avoir croisé un homme qui encourageait sa passion, elle répliqua :

— Merci pour la suggestion, mais c'est déjà fait.

— Je suis impressionné. Et *Othello* ?

Elle hocha la tête.

— *La Tempête* ?

— Également.

John sonda sa mémoire pour en extraire l'œuvre la plus obscure du grand dramaturge.

— *Le Pèlerin passionné* ?

— Ce n'est pas mon préféré, mais j'en suis venue à bout, répondit-elle avec fierté.

Il rit doucement.

— Mes félicitations, lady Arabella. Je ne suis même pas certain d'avoir jamais vu un exemplaire du *Pèlerin passionné*.

Elle accueillit le compliment d'un sourire gracieux. En un instant, son hostilité envers cet homme s'était envolée.

— Je vous en prie, joignez-vous à moi, proposa-t-elle en désignant son plaid étendu sur l'herbe. J'ai à peine commencé mon pique-nique et je me ferai un plaisir de le partager avec vous.

L'espace d'un instant, il parut sur le point d'accepter. Il s'apprêta à dire quelque chose, puis poussa un soupir et garda le silence. Quand il prit la parole, sa voix était froide et guindée.

— Non merci.

Il s'écarta et tourna la tête vers les champs. Belle allait répondre quand elle s'avisa qu'il boitait. Avait-il été blessé pendant la guerre d'Espagne ? Ce John Blackwood était intrigant. Elle n'aurait pas détesté passer une heure ou deux en sa compagnie. Et, elle devait l'admettre, il était plutôt bel homme, avec ses traits réguliers ainsi que son physique mince et puissant malgré son handicap. Son regard brun pétillait d'intelligence mais semblait voilé par la douleur et l'amertume. Belle le trouvait de plus en plus mystérieux.

— Vraiment pas ? demanda-t-elle.

— Vraiment pas... *quoi* ?

Il n'avait même pas tourné la tête vers elle. La jeune femme tressaillit, surprise par sa grossièreté.

— Vous ne voulez vraiment pas partager mon pique-nique ? En êtes-vous certain ?

— Tout à fait.

Elle sursauta. Jamais personne ne s'était déclaré *tout à fait* certain de ne pas désirer sa compagnie. Mal à l'aise, elle se rassit sur son plaid, son exemplaire du *Conte d'hiver* sur ses genoux. Elle ne savait que dire à un homme qui lui tournait à moitié le dos et il aurait été impoli de se remettre à lire.

Puis il pivota vers elle en toussant pour éclaircir sa voix.

— Ce n'était pas très délicat de me dire que j'ai besoin de lunettes, marmonna-t-elle sans lui laisser le temps de prendre la parole.

— Toutes mes excuses. Je n'ai jamais été très doué pour la conversation polie.

— Vous devriez peut-être essayer plus souvent, rétorqua-t-elle.

— Si vous parliez sur un autre ton, madame, je pourrais m'imaginer que vous flirtez avec moi.

Cette fois, elle referma son livre dans un geste d'agacement et se leva.

— Vous étiez en dessous de la vérité. Ce n'est pas seulement pour la conversation polie que vous manquez de talent, c'est pour la conversation sous toutes ses formes.

Il haussa les épaules, fataliste.

— Et ce n'est que l'une de mes nombreuses qualités. Elle le regarda, bouche bée.

— Vous n'avez pas l'air d'apprécier mon sens de l'humour.

— Je me demande bien qui l'apprécierait.

Il y eut un silence, puis une étrange lueur nostalgique passa dans ses yeux. Elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

— Ne vous aventurez plus jamais seule ici, dit-il d'un ton cassant.

Belle rangea rapidement ses affaires dans sa musette.

— N'ayez crainte, je n'en ai pas l'intention.

— Je ne vous interdis pas de venir, mais faites-vous accompagner.

Ne sachant que répondre à cela, elle se contenta de grommeler :

— Je m'en vais.

Il leva la tête vers le ciel.

— Bonne idée, la pluie ne va pas tarder. Moi-même, j'ai encore au moins deux miles de marche pour rentrer. Je risque d'être trempé en arrivant.

Elle observa les alentours.

— N'êtes-vous pas à cheval ?

— Parfois, madame, il est préférable d'aller à pied.

Il la salua d'un hochement de tête.

— Cela a été un plaisir de faire votre connaissance.

— Pour vous, peut-être, ricana-t-elle à mi-voix.

Elle l'observa s'éloigner. Sa claudication était assez prononcée, mais il marchait plus vite qu'elle ne l'aurait

cru. Elle le suivit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse puis, alors qu'elle montait sur sa jument, une question s'imposa à son esprit.

Il boitait. Quel genre d'homme était-il pour préférer se déplacer à pied ?

John écouta les sabots de la monture de lady Arabella qui s'éloignait au petit trot et poussa un soupir. Il s'était comporté comme un crétin.

Un nouveau soupir lui échappa, lourd de chagrin, de mépris de soi et d'exaspération. Enfer. Il ne savait plus parler à une femme.

Belle prit la direction de Westonbirt, la maison de sa famille. Sa cousine Emma, américaine d'origine, avait épousé le duc d'Ashbourne quelques mois auparavant. Les jeunes mariés, qui préféraient l'intimité de la campagne à l'agitation de la ville, résidaient la plupart du temps à Westonbirt. Naturellement, à présent que la saison était terminée, il n'y avait plus grand monde à Londres, mais l'intuition de Belle lui disait qu'Emma et son mari continueraient de fuir la cité et les mondanités même quand la prochaine débiterait.

Elle poussa un soupir. Pour sa part, elle retournerait probablement à Londres... ou plutôt, sur le marché du mariage. Rien que d'y penser, elle en était malade. Elle avait déjà enduré deux saisons et reçu une douzaine de propositions, qu'elle avait toutes refusées. Si certains de ses prétendants étaient totalement inappropriés, la plupart étaient des hommes honnêtes, bien placés dans le monde et tout à fait aimables, mais elle ne pouvait se contenter d'un fiancé envers qui elle n'éprouvait pas de sentiments profonds. Et à présent qu'elle voyait sa cousine nager dans le bonheur conjugal, elle aurait le plus grand mal à accepter moins que la perfection.

Elle mit sa jument au petit galop tandis que la pluie redoublait. Il était presque quinze heures et elle savait qu'Emma aurait fait préparer le thé pour son retour.

Voilà trois semaines qu'elle séjournait chez Emma et son époux. Quelques mois après leur mariage, ses propres parents avaient décidé de prendre des vacances en Italie. Leur fils Ned était retourné à Oxford pour finir ses études et leur nièce était casée. Il ne restait donc plus que Belle, mais puisque sa cousine, désormais une femme mariée, faisait un chaperon parfait, ils avaient envoyé Belle chez elle.

Au demeurant, celle-ci n'aurait pu rêver d'un arrangement plus plaisant. Emma était sa meilleure amie et après tous les tours joués ensemble, il était plutôt amusant de l'avoir comme duègne.

Belle parvint au sommet d'une colline et fut soulagée d'apercevoir Westonbirt. Elle commençait à se sentir chez elle dans cette demeure immense mais élégante avec ses rangées de fenêtres le long de sa façade. Elle mit le cap sur les écuries, confia sa jument à un palefrenier et courut vers la maison en riant et en essayant d'éviter les gouttes qui tombaient de plus en plus dru. Atteignant la dernière marche du perron, avant qu'elle puisse pousser la lourde porte, le majordome l'ouvrit d'un geste magistral.

— Merci, Norwood. Je suppose que vous guettiez mon retour ?

Il se contenta de hocher la tête.

— Norwood, Belle est-elle rentrée ? demanda une voix féminine.

Belle entendit les pas de sa cousine dans le couloir.

— C'est un vrai déluge, reprit Emma en arrivant dans le vaste hall. Oh, Belle, te voilà enfin !

— Je suis trempée mais tout va bien, répondit la jeune femme d'un ton joyeux.

— Je t'avais pourtant prévenue qu'il allait pleuvoir.

— Ce n'est pas parce que tu es une digne matrone qu'il faut jouer les mères poules.

Emma accueillit cette pique par une grimace éloquente.

— Mieux vaut être une mère poule qu'un rat mouillé, ironisa-t-elle.

Cette fois, ce fut au tour de Belle de faire la moue.

— Je monte me changer et je te rejoins pour le thé.

— Dans le bureau d'Alex, précisa Emma. Il le prendra avec nous aujourd'hui.

— Oh, parfait. J'en ai pour un instant.

Belle gravit l'escalier et s'engagea dans le labyrinthe qui menait à sa chambre. Elle ôta rapidement sa tenue d'équitation trempée, passa une confortable robe bleue et redescendit. La porte du bureau d'Alex était fermée et on entendait des gloussements. Par prudence, Belle frappa et attendit. Il y eut un silence, puis Emma répondit :

— Entrez !

Belle sourit. Elle en apprenait un peu plus chaque jour sur les mariages d'amour. Vraiment, Emma faisait un drôle de chaperon ! Alex et elle semblaient incapables de se tenir à distance l'un de l'autre dès qu'ils croyaient qu'on ne les voyait pas. Le sourire de Belle s'élargit. Elle ne comprenait pas tous les détails du processus de la conception des bébés, mais son petit doigt lui disait que cette manie de se jeter l'un sur l'autre n'était pas étrangère au fait qu'Emma soit déjà enceinte. Elle poussa la porte et entra dans le bureau d'Alex, une vaste pièce à l'atmosphère très masculine.

— Bonjour Alex. Comment s'est passée votre journée ?

— Ma foi, je suppose qu'elle a été moins pluvieuse que la vôtre, répondit-il en versant une copieuse rasade de lait dans sa tasse et en oubliant totalement le thé. Vos cheveux sont ruisselants.

Belle baissa les yeux vers ses épaules, où sa robe était détrempée, et esquissa un geste fataliste.

— Il n'y a pas grand-chose à faire, je présume.

Elle s'assit sur le canapé et se servit une tasse de thé.

— Et toi, Emma ? Ta journée ?

— Remarquablement banale. J'ai inspecté quelques livres de comptes et rapports de nos terres au pays de Galles. Il semble qu'il y ait un problème. Je pense me rendre là-bas pour voir de quoi il retourne.

— Certainement pas, gronda Alex.

— Ah non ? répliqua Emma.

— Tu n'iras nulle part pendant les six mois à venir.

Il couva d'un regard éperdu d'amour son épouse aux cheveux de feu et aux yeux améthyste.

— Et sans doute pas non plus pendant les six mois suivants, ajouta-t-il.

— Si tu t'imagines que je vais rester alitée jusqu'à l'arrivée du bébé, tu perds la raison.

— Et tu vas également apprendre *qui* est le chef ici.

— Veux-tu que je te dise *qui* est...

— Par pitié ! les interrompit Belle en riant. Arrêtez !

Elle secoua la tête, attendrie. Jamais elle n'avait vu deux personnes aussi obstinées. Ils étaient vraiment faits l'un pour l'autre.

— Si je vous racontais plutôt comment s'est passée *ma* journée ?

Emma et Alex se tournèrent vers elle d'un air surpris.

Belle prit une gorgée de thé pour se réchauffer.

— J'ai rencontré un homme assez singulier.

— Tiens donc ? demanda Emma, manifestement intriguée.

Alex s'adossa dans son siège, la mine blasée.

— Oui. Il habite dans la région. Je crois que ses terres bordent les vôtres. Il s'appelle lord John Blackwood, le connaissez-vous ?

— John Blackwood ? répéta Alex en se redressant vivement.

— En effet. J'imagine qu'un tel nom est assez répandu.

— Cheveux bruns ?

Belle hocha la tête.

— Yeux bruns ?

Elle répéta son geste.

— À peu près ma taille, corpulence moyenne ?

— Il me semble. Peut-être pas aussi large d'épaules que vous, mais de la même taille.

— *Il boite ?*

— Oui ! s'écria Belle.

— John Blackwood ! Incroyable, murmura Alex d'un ton incrédule. Ainsi, il a été anobli... On lui aura accordé un titre pour services rendus à la nation, je suppose.

— Il a fait la guerre avec toi ? l'interrogea Emma.

Quand Alex répondit, après un long silence, son regard vert était perdu au loin.

— Oui, dit-il doucement. Il commandait sa propre compagnie mais nous nous croisions fréquemment. Je me suis souvent demandé ce qu'il était devenu. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas essayé de le retrouver. Je craignais d'apprendre sa mort, j'imagine.

Ces paroles éveillèrent la curiosité de Belle.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, c'était étonnant... Blackwood était un excellent soldat. Il n'y avait pas plus fiable que lui, ni plus dévoué. Il se mettait constamment en danger pour sauver les autres.

— En quoi est-ce étrange ? s'étonna Emma. Voilà le portrait d'un homme parfaitement honorable.

Alex regarda les deux femmes comme s'il revenait à l'instant présent.

— Ce qui est curieux, c'est que pour un homme qui faisait si peu de cas de son confort personnel, il s'est comporté de façon tout à fait surprenante quand il a été blessé.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Belle, fascinée.

— Le chirurgien a déclaré qu'il devait lui couper la jambe. Je dois admettre qu'il a manqué de délicatesse. John était conscient à ce moment-là, mais l'autre ne s'est même pas donné la peine de le lui annoncer en

face. Il s'est juste tourné vers son assistant et lui a dit : « Apportez-moi la scie. »

Belle frémit, gagnée par une inexplicable douleur en imaginant John Blackwood traité avec un tel mépris.

— Il est devenu fou, poursuivit Alex. Je n'avais jamais vu cela. Il a pris le toubib par le col et l'a attiré à lui jusqu'à ce qu'ils soient nez à nez. Et malgré la quantité de sang qu'il avait perdue, sa poigne était sacrément solide. J'allais intervenir mais quand j'ai entendu sa voix, j'ai renoncé.

— Que s'est-il passé ? l'encouragea Belle, captivée.

— Jamais je ne l'oublierai : « Si vous me coupez la jambe, le ciel m'en est témoin, je vous retrouverai et je couperai la vôtre. » Le chirurgien n'a pas insisté. Il a juste répondu qu'il n'avait qu'à mourir si c'était ce qu'il voulait.

— Et il n'est pas mort, conclut Belle.

— Non, mais cela a été la fin de sa carrière de soldat. Ce qui était probablement pour le mieux. C'était un admirable combattant, mais j'ai toujours eu l'impression qu'il avait la violence en horreur.

— Quelle surprenante histoire, murmura Emma.

— Oui. C'était un homme très intéressant et je l'aimais bien. Il avait un humour assez décapant, quand il voulait bien le montrer, mais la plupart du temps il se taisait. Et son sens de l'honneur était inflexible.

— Voyons, Alex, personne n'est plus honorable que toi, le taquina Emma.

— Ah, ma belle et loyale épouse ! s'exclama-t-il en se penchant pour déposer un baiser sur son front.

Belle s'adossa au canapé, pensive. Elle aurait aimé en savoir plus sur ce John Blackwood mais ne voyait pas comment interroger Alex sans se montrer indiscreète. Même s'il lui en coûtait de l'admettre, elle était terriblement intriguée par cet homme hors du commun.

De nature foncièrement pragmatique, elle s'était toujours refusée à se bercer d'illusions. John Blackwood avait piqué sa curiosité tout à l'heure, mais à présent

qu'elle en savait plus sur son histoire, elle était subjuguée. Tout ce qui le concernait, jusqu'à sa manière d'arquer un sourcil ou la façon dont le vent décoiffait ses cheveux ondulés, prenait une signification nouvelle. Et son choix de se déplacer à pied semblait bien plus logique. Après s'être si âprement battu pour sauver sa jambe, il était naturel qu'il préfère s'en servir. Manifestement, c'était un homme de principes. Un homme à qui l'on pouvait se fier. Un homme aux passions indomptables.

Belle leva soudain les yeux, surprise du tour qu'avaient pris ses pensées. Sa cousine dut remarquer son mouvement car elle s'enquit :

— Tout va bien, Belle ?

— Pardon ? Oh, juste un début de migraine. C'est déjà en train de passer.

— Bien.

— C'est sans doute parce que j'ai lu longtemps, poursuivit Belle, même si Emma semblait se satisfaire de sa première réponse. J'ai eu du mal à distinguer les mots, ces derniers jours. Je devrais peut-être consulter.

Si sa cousine fut surprise de ce revirement, elle n'en montra rien.

— Parfait. Il y a un excellent médecin au village. Nous verrons ce qu'il peut faire.

Belle reprit sa tasse de thé, qui avait refroidi. C'est alors qu'Emma fit une merveilleuse suggestion.

— Sais-tu ce que nous devrions faire ? demanda-t-elle à Alex. Il faudrait inviter ce John Blake et...

— John Blackwood, rectifia aussitôt Belle.

— Pardon, ce John Blackwood à dîner. Puisque Belle est là, nous serons autant d'hommes que de femmes et je n'aurai pas besoin de chercher une dame pour mon plan de table.

Alex posa sa tasse.

— Excellente idée, ma chère. Je serai ravi de renouer avec lui.

— Alors, c'est réglé, conclut Emma. Dois-je lui envoyer un message ou préfères-tu passer chez lui pour l'inviter toi-même ?

— Je vais y aller. Je suis impatient de le revoir. Sans compter que ce serait grossier de ma part d'oublier qu'il m'a sauvé la vie.

Emma pâlit.

— Pardon ?

Un petit sourire en coin étira les lèvres d'Alex.

— Une seule fois, très chère. Et il ne sert à rien de t'en alarmer maintenant.

Le regard qu'ils échangèrent était si vibrant de tendresse que Belle en eut le cœur serré. Elle s'excusa à mi-voix, quitta discrètement le bureau et remonta dans sa chambre, où l'attendaient les dernières pages du *Conte d'hiver*.

Ainsi, John Blackwood avait sauvé la vie d'Alex ? Elle n'en revenait pas ! Malgré ses manières de rustre, ce nouveau voisin gagnait manifestement à être connu.

John Blackwood cachait des secrets, Belle l'aurait juré. Elle était prête à parier qu'à côté de lui, Shakespeare avait mené une existence sans histoire. Et elle était bien décidée à enquêter. Ce séjour à la campagne s'annonçait infiniment plus excitant que prévu !

Hélas, elle ne pourrait percer son mystère que lorsqu'ils auraient sympathisé. Or, il lui avait fait comprendre sans la moindre ambiguïté qu'il ne l'appréciait pas beaucoup.

Voilà qui était sacrément contrariant.

## 2

Le lendemain matin, Belle fut réveillée par des bruits plutôt déplaisants. Emma était en train de vider le contenu de son estomac dans un pot de chambre, comprit-elle en ouvrant les yeux.

— Charmante façon de commencer la journée, marmonna Belle avec une moue de dégoût.

— Bonjour à toi aussi, grommela sa cousine.

Elle se redressa, puis s'approcha d'une petite console pour se servir un verre d'eau qu'elle porta à ses lèvres.

Belle s'assit pendant qu'Emma se rinçait la bouche.

— Tu ne pourrais pas faire ça dans ta propre chambre ? demanda-t-elle.

Sans interrompre ses gargarismes, Emma lui décocha un regard noir.

— Les nausées matinales sont tout à fait normales, tu sais, continua Belle d'un ton blasé. Je ne pense pas qu'Alex serait particulièrement choqué si tu réglais ce genre de problème dans vos appartements privés.

L'air exaspéré, Emma recracha l'eau dans le pot de chambre.

— Je ne suis pas venue ici pour me cacher de mon mari. Je t'assure qu'il m'a vue malade plus souvent qu'à mon tour ces dernières semaines.

Elle poussa un soupir.

— Je crois me souvenir que l'autre jour je lui ai vomi sur les pieds.

Une bouffée de compassion envahit Belle.

— C'est terrible, chuchota-t-elle.

— Je sais. En fait, j'étais venue voir si tu étais réveillée et j'ai été prise de nausées en chemin.

Elle pâlit de nouveau et s'assit. Belle se leva et enfila une robe de chambre.

— Veux-tu que j'aille te chercher quelque chose ?

Emma secoua la tête et prit une profonde inspiration en s'efforçant manifestement de contenir un nouveau haut-le-cœur.

— À te voir, je ne suis pas impatiente de me marier, marmonna Belle.

Sa cousine lui adressa un faible sourire.

— Dans l'ensemble, c'est bien mieux que... ceci.

— J'espère bien !

— Je pensais que j'arriverais à garder le thé et les biscuits du petit déjeuner, dit Emma dans un soupir découragé. Je me trompais.

— Il est facile d'oublier que tu attends un bébé, répondit Belle pour lui remonter le moral. Tu es encore si mince !

Une expression de gratitude éclaira le visage d'Emma.

— C'est vraiment adorable de ta part. Je dois dire que cette expérience est tout à fait nouvelle. Et très étrange.

— Serais-tu nerveuse ? Tu ne m'as pas dit grand-chose.

— Pas exactement, mais... Je ne sais pas comment décrire cela. La sœur d'Alex doit accoucher dans trois semaines. Nous lui rendrons visite dans une dizaine de jours et je compte bien être là pour la naissance. Sophie m'a promis que nous serions les bienvenus. Je suis sûre que je serai plus tranquille une fois que je saurai à quoi m'attendre.

Les inflexions d'Emma étaient plus teintées d'espoir que de certitude. L'expérience de Belle en la matière se limitait à la portée de chiots que son frère avait aidés à venir au monde lorsqu'elle avait douze ans,

mais elle n'aurait pas juré qu'Emma se sentirait plus à l'aise quand elle aurait vu Sophie donner naissance à son bébé. Elle lui adressa un sourire hésitant, prononça quelques vagues paroles d'approbation, puis garda le silence.

Quelques instants plus tard, Emma avait repris des couleurs. Elle poussa un soupir de soulagement.

— Là, dit-elle. Je vais mieux. Les nausées passent toujours à une vitesse étonnante. C'est ce qui les rend supportables, d'ailleurs.

Une bonne entra, apportant un plateau avec du chocolat chaud et des petits pains qu'elle déposa sur le lit. Les deux jeunes femmes s'assirent de chaque côté.

Belle regarda sa cousine lui voler une gorgée de chocolat chaud.

— Emma, puis-je te poser une question ?

— Bien entendu.

— Tu promets de me répondre honnêtement ?

Emma esquissa un sourire ironique.

— Tu m'as déjà vue faire de la diplomatie ?

— Est-ce que je suis détestable ?

Emma saisit la serviette juste à temps pour ne pas recracher le chocolat sur les draps de Belle.

— Je te demande pardon ?

— Ce n'est pas que je ne m'estime pas aimable. Je veux dire que je pense que la plupart des gens m'aiment bien.

— Bien sûr, répondit Emma. Tout le monde t'aime bien. Je ne crois pas avoir jamais rencontré quelqu'un qui ne t'aime *pas*.

— Exactement. Il y en a probablement qui ne se soucient pas de mon existence, mais il est rare qu'on me déteste franchement.

— Qui te déteste, Belle ?

— Ton voisin. John Blackwood.

— Allons donc ! Tu lui as parlé cinq minutes en tout et pour tout, n'est-ce pas ?

— Oui mais...

— Il ne peut pas avoir décidé qu'il te haïssait en si peu de temps !

— Je ne sais pas. C'est l'impression qu'il m'a donnée.

— Tu dois te tromper.

Belle secoua la tête, perplexe.

— Je ne crois pas.

— Et ce serait si terrible que cela s'il ne t'appréciait pas ?

— C'est juste que je ne supporte pas l'idée que quelqu'un ne m'aime pas. Est-ce que ça fait de moi quelqu'un d'affreusement égoïste ?

— Non mais...

— En général, on me considère plutôt comme une bonne personne.

— Oui mais...

— C'est inacceptable ! s'indigna Belle en redressant les épaules.

Emma ravala un éclat de rire.

— Alors que comptes-tu faire ?

— M'arranger pour qu'il m'aime bien.

— Dis-moi, Belle, aurais-tu *des vues* sur cet homme ?

— Pas du tout ! protesta la jeune femme. Je ne m'explique pas qu'il me trouve aussi détestable, voilà tout.

Emma secoua la tête, déconcertée par le tour qu'avait pris la conversation.

— Eh bien, tu vas pouvoir exercer ton charme sur lui sans tarder. Et avec tous les gentlemen de Londres qui sont tombés amoureux de toi sans aucun effort de ta part, j'ai du mal à imaginer que ce M. Blackwood ne tombe pas bientôt... *ami* de toi.

— Hum, fit Belle, pensive.

Elle chercha le regard de sa cousine.

— Quand dis-tu qu'il vient dîner ?

John Blackwood n'était peut-être pas lord de naissance mais il était issu d'une famille aristocratique, bien que désargentée. Il avait eu la malchance d'arriver septième et dernier de la fratrie, une garantie quasi absolue

qu'il n'hériterait jamais de rien. Certes, ses parents, les septièmes comte et comtesse de Westborough, n'avaient pas eu l'intention de léser leur plus jeune enfant, mais il y en avait tout de même cinq autres avant lui.

Damien, l'aîné et l'héritier, avait été choyé et pourvu de tous les privilèges que l'on pouvait lui offrir. Sebastian était né un an plus tard ; très proche de Damien, il avait bénéficié de presque toutes les faveurs prodiguées à celui-ci. Le comte et la comtesse étaient des gens pragmatiques. Étant donné le taux de mortalité infantile, ils étaient conscients que Sebastian pouvait fort bien devenir un jour le huitième comte de Westborough. Puis Julianna, Christina et Ariana étaient arrivées rapidement et, comme il s'était avéré très tôt qu'elles seraient de véritables beautés, on leur avait accordé une grande attention. Des mariages avantageux pouvaient faire beaucoup pour requinquer les finances familiales.

Quelques années plus tard, il y avait eu un nourrisson mort-né. Si personne ne s'était réjoui de cette perte, personne ne l'avait pleurée plus que nécessaire. Cinq enfants beaux et raisonnablement intelligents représentaient déjà une abondance de richesses... et pour dire la vérité, un nouveau bébé, c'était une bouche de plus à nourrir. Les Blackwood vivaient dans une superbe vieille demeure mais c'était un défi de payer les factures chaque mois. Et jamais il ne serait venu à l'esprit du comte d'essayer de *gagner* sa vie.

La tragédie avait frappé la famille quand le père avait trouvé la mort, sa voiture renversée dans un orage. À tout juste dix ans, Damien avait hérité du titre. Le deuil n'était pas encore achevé quand, à la surprise générale, lady Westborough s'était aperçue qu'elle portait un enfant. Elle l'avait mis au monde au printemps 1787, mais ne s'était jamais remise de cette épreuve.

Voilà pourquoi, épuisée et découragée – sans parler de son inquiétude pour subvenir aux besoins de ses enfants –, elle avait jeté un unique regard sur le bébé,

poussé un soupir las et déclaré : « Il n'y a qu'à l'appeler John. Je suis trop fatiguée pour chercher autre chose. »

Après cette entrée dans le monde fort peu prometteuse, John avait été, faute d'un meilleur terme, complètement oublié.

Sa famille n'avait pas été très patiente envers lui, aussi avait-il passé plus de temps avec ses tuteurs qu'avec ses proches. On l'avait expédié à Eton puis à Oxford, non pas par souci de son instruction mais parce que c'était la coutume aristocratique même pour les cadets qui n'hériteraient jamais de rien.

En 1808, toutefois, alors qu'il effectuait sa dernière année à Oxford, une opportunité s'était présentée. L'Angleterre s'était trouvée mêlée à un conflit en Espagne et des hommes de toutes origines sociales avaient rejoint l'armée. John, qui avait vu dans la carrière militaire une chance de faire quelque chose de sa vie, en avait parlé à son frère. Damien s'était empressé d'accepter – c'était une façon commode de se débarrasser de cet encombrant cadet – et lui avait acheté une commission d'officier.

John s'était découvert un talent pour le métier de soldat. Non seulement il était excellent cavalier mais il maniait habilement l'épée et les armes à feu. Il avait pris des risques qu'il savait insensés, mais le carnage des champs de bataille était tellement effroyable qu'il avait rapidement renoncé à tout espoir d'y survivre. Et si, par quelque caprice du destin, son corps sortait intact de cette guerre, il avait vite compris que son âme n'aurait pas la même chance.

Quatre années s'étaient ainsi écoulées et John avait continué à échapper à la mort. Puis il avait reçu une balle dans le genou et s'était retrouvé à bord d'un navire pour l'Angleterre. La douce, verte et paisible Angleterre ! Il avait eu du mal à y croire. Le temps était passé rapidement et sa jambe avait à peu près guéri, mais, à dire vrai, John ne gardait pas beaucoup de souvenirs de sa convalescence. La plupart du temps

il était ivre, incapable de supporter la perspective de rester éclopé à vie.

Puis il avait été fait baron pour ses exploits militaires, une sacrée ironie du sort après toutes ces années pendant lesquelles sa famille lui avait rappelé que jamais il ne serait un gentleman titré. Cela avait été un tournant décisif pour lui. Désormais, il avait quelque chose de valeur à transmettre à une future génération. Avec une résolution toute nouvelle, il avait décidé de remettre de l'ordre dans son existence.

Quatre ans plus tard, il boitait peut-être toujours, mais il boitait sur ses propres terres. La guerre s'étant terminée pour lui plus tôt que prévu, il avait investi l'argent de sa commission et ses choix s'étaient avérés très rentables puisque cinq ans après, il avait gagné assez pour acheter une petite propriété à la campagne.

Il s'était décidé à effectuer à pied le tour de son domaine la veille du jour où il avait fait la connaissance de lady Arabella Blydon. Il ne parvenait pas à chasser cette rencontre de son esprit. Devait-il se rendre à Westonbirt et lui présenter des excuses pour son comportement grossier ? Après la façon dont il l'avait traitée, elle ne risquait pas de venir à Bletchford Manor !

Il tressaillit. Il devait absolument trouver un autre nom pour cette propriété.

C'était une bonne maison. Agréable. Jolie sans être un palais et facile à entretenir par un personnel réduit, ce qui était une excellente chose car ses moyens ne lui permettaient pas de s'offrir une domesticité nombreuse.

Voilà donc où il en était. Il possédait un foyer, *sa* demeure et non pas un endroit dont il ne serait jamais le propriétaire à cause de cinq frères et sœurs plus âgés. Il disposait d'un revenu confortable, certes un peu restreint, depuis qu'il avait acheté ce manoir, mais il avait confiance en ses capacités à gagner de l'argent.

Il consulta sa montre de gousset. Quatorze heures trente. Le moment parfait pour aller inspecter quelques-uns de ses champs côté ouest, qu'il

comptait mettre en exploitation. Il était résolu à faire de Bletchford Manor – bon sang, il devenait urgent de lui trouver un autre nom – un domaine aussi rentable que possible. Un bref regard par la fenêtre lui ayant appris que le déluge de la veille ne risquait pas de se reproduire, il quitta son bureau et partit chercher son chapeau.

Il n'avait pas fait trois pas que Buxton, le vieux majordome dont il avait hérité en achetant le manoir, l'arrêta.

— De la visite pour vous, milord, annonça celui-ci d'un ton solennel.

Surpris, John fit halte.

— Qui donc ?

— Le duc d'Ashbourne, milord. J'ai pris la liberté de le faire attendre au salon bleu.

John sourit.

— Ashbourne est ici ! Parfait.

Quand il avait choisi Bletchford Manor, il n'avait pas pensé que son ancien camarade de l'armée vivait si près, mais il s'en réjouissait. Il revint sur ses pas et fit halte au beau milieu du couloir, soudain perdu.

— Hum... Buxton ? Où est le salon bleu ?

— La deuxième pièce sur votre gauche, milord.

John remonta le corridor et poussa la porte. Comme il s'y attendait, il n'y avait rien de bleu ici.

Son visiteur se tenait près de la fenêtre, le regard tourné vers les champs qui bordaient son propre domaine.

— Vous cherchez comment me convaincre que le verger de pommiers est de votre côté ? plaisanta John.

Ashbourne pivota sur ses talons.

— Blackwood. Quel plaisir de vous revoir ! Et pour votre information, la pommeraie est sur *mon* terrain.

John arqua un sourcil amusé.

— Alors c'est peut-être *moi* qui tentais de vous en dépouiller.

Alex sourit.

— Comment allez-vous ? Et pourquoi n'êtes-vous jamais venu me dire bonjour ? Si Belle ne m'en avait pas informé hier après-midi, j'ignorerais encore que c'est vous qui avez racheté le manoir.

Ainsi, on l'appelait Belle. Cela lui allait bien. Et elle avait évoqué leur rencontre ! Il en était ridiculement flatté, même s'il avait des raisons de craindre qu'elle n'ait pas parlé de lui dans les termes les plus élogieux.

— Vous semblez oublier que je ne suis pas censé me présenter chez un duc s'il n'en a pas lui-même pris l'initiative.

— Entre nous, Blackwood, nous pouvons laisser tomber l'étiquette. Un camarade qui m'a sauvé la vie sera toujours le bienvenu chez moi.

John sentit ses joues le brûler au souvenir de cette journée où il avait fait feu sur le lâche qui s'apprêtait à poignarder Ashbourne dans le dos.

— N'importe qui en aurait fait autant, affirma-t-il.

Son ami esquissa un sourire dubitatif. Sans doute pensait-il aux hommes qui s'étaient jetés sur lui quand il était venu à son secours. En guise de récompense pour sa bravoure, John avait reçu un coup de couteau dans le bras.

— Non, répondit Alex d'un ton ferme. Je ne crois pas que n'importe qui en aurait fait autant. Mais assez parlé de la guerre. Pour ma part, j'évite de m'appesantir sur ces souvenirs. Dites-moi plutôt ce que vous avez fait depuis tout ce temps ?

John désigna un fauteuil et Alex s'y assit.

— La même chose que tout le monde, j'imagine. Je vous offre un verre ?

Alex accepta d'un hochement de tête et John lui servit un whisky.

— Pas tout à fait la même chose que tout le monde, *lord* Blackwood.

— Oh, ça. Oui, j'ai pris du galon. Baron Blackwood. Il lui décocha un sourire avantageux.

— Ça sonne plutôt bien, vous ne trouvez pas ?

— Très bien, même.

— Et vous-même, votre vie a-t-elle changé ces dernières années ?

— Pas beaucoup. Jusqu'à il y a six mois.

— Ah ?

— Figurez-vous qu'il m'a pris l'idée de me marier, avoua Ashbourne d'un ton vaguement penaud.

— Intéressant, répondit John en lui portant un toast.

— Elle s'appelle Emma. C'est la cousine de Belle.

Si l'épouse d'Ashbourne était aussi jolie que sa cousine, John comprenait qu'elle lui ait plu.

— A-t-elle également lu tout Shakespeare ?

Alex éclata de rire.

— Elle avait commencé, mais je crains de lui avoir donné d'autres occupations.

John arqua un sourcil amusé. De quelles *occupations* parlait Ashbourne, au juste ? Son vieil ami dut deviner sa question.

— Je lui ai confié la gestion de mes domaines, expliqua-t-il. Elle est très douée pour les chiffres. Elle compte plus vite que moi.

— Voilà une famille où l'on a oublié d'être idiot, on dirait.

Alex était surpris que John en ait compris autant sur Belle en si peu de temps, mais il n'en montra rien.

— Exact, mais c'est bien le seul point commun entre les deux cousines. Ainsi que leur capacité surnaturelle à obtenir de vous ce qu'elles désirent avant que vous en soyez aperçu.

— Ah oui ?

— Emma a un sacré tempérament, conclut Alex.

Il poussa un soupir, mais c'était un soupir de contentement.

— Et pas sa cousine ? Je l'ai trouvée plutôt impressionnante.

— Belle a une grande volonté, c'est certain, mais pas comme Emma, qui est incroyablement têtue et fonce toujours avant de réfléchir. Belle a bien plus de sens

pratique. Elle est d'une curiosité insatiable, si bien qu'il est impossible de lui cacher le moindre secret, mais je dois admettre que je l'aime bien. J'ai vu des amis dans des situations tellement effroyables que je me considère plutôt chanceux avec ma belle-famille.

Alex s'avisa alors qu'il s'exprimait de manière bien plus ouverte qu'il ne l'aurait normalement fait avec un ami perdu de vue depuis des années. La vie militaire forgeait un lien indestructible entre les hommes, songea-t-il. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il discutait avec John comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Ou peut-être était-ce parce que John savait écouter. Il avait toujours eu un talent pour cela, se souvint Alex.

— Mais assez parlé de ma nouvelle famille, dit-il. D'ailleurs, vous allez bientôt la rencontrer. Dites-moi plutôt comment vous allez ? Pour l'instant, vous vous êtes bien débrouillé pour ne pas répondre à mes questions.

John rit doucement.

— Je n'ai pas beaucoup changé, j'imagine, sinon que désormais j'ai un titre.

— Et une maison.

— En effet. Je l'ai achetée en investissant la revente de ma commission d'officier.

Alex émit un sifflement admiratif.

— Vous avez un sacré talent pour les affaires ! Il faudra que nous ayons une petite discussion un de ces jours. Vous aurez sûrement beaucoup de choses à m'apprendre.

— Entre nous, le secret de la réussite est fort simple.

— Ah oui ? Je vous en prie, dites-moi ce que c'est !

— Le bon sens.

Alex éclata de rire.

— Une qualité qui me fait cruellement défaut depuis quelques mois, mais je crains que ce ne soit le lot de tout homme amoureux. Si vous dîniez à la maison un de ces jours ? J'ai parlé de vous à mon épouse, elle sera ravie de vous rencontrer. Et vous connaissez déjà Belle.

— Avec plaisir.

S'autorisant, pour une fois, à montrer une émotion, John ajouta :

— Je me fais une joie d'avoir des amis dans mon voisinage. Merci d'être venu me voir.

Alex observa son vieux camarade avec attention. En un éclair, il comprit l'immense solitude de celui-ci. Aussitôt, John détourna le regard et se composa son habituel masque indéchiffrable.

— Parfait, conclut Alex. Disons après-demain ? Ici, nous vivons à l'heure de la campagne. Nous passerons probablement à table vers dix-neuf heures.

John hocha la tête.

— C'est entendu. À très bientôt.

Alex se leva et lui serra la main.

— Je suis très heureux que nos chemins se soient de nouveau croisés.

— Et moi donc.

John raccompagna son ami jusqu'à l'écurie, où il avait laissé son cheval. Sur un dernier salut, Ashbourne enfourcha sa monture et s'éloigna.

John revint lentement vers la maison, un sourire aux lèvres. Quand il entra dans le hall, Buxton l'intercepta.

— Ceci est arrivé pour vous pendant que vous vous entreteniez avec Sa Grâce, milord, dit-il en lui tendant un plateau d'argent sur lequel se trouvait une lettre.

Intrigué, John décacheta le pli.

*Je suis en Angleterre.*

Étrange. Il retourna l'enveloppe. Son nom n'y était pas inscrit.

— Buxton ?

Le majordome, qui s'était déjà éloigné, revint vers lui.

— Qu'a dit le messenger ?

— Seulement qu'il avait un courrier pour le maître de maison, milord.

— Il n'a pas mentionné mon nom ?

— Non, je ne crois pas. C'était un gamin. Il ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans.

John posa un dernier regard dubitatif sur la missive et haussa les épaules.

— Je suppose que c'était destiné à l'ancien propriétaire, dit-il en roulant le feuillet en boule et en le jetant. Je ne vois pas de quoi il s'agit.

Ce soir-là, tout en prenant son dîner, John songea à Belle. En sirotant un whisky et en parcourant *Le Conte d'hiver*, il songea à Belle. En se mettant au lit, il songea à elle.

C'était une très jolie femme, sans le moindre doute, mais ce n'était probablement pas pour cette raison qu'elle hantait ses pensées. Il y avait un éclat particulier dans ses yeux bleu lin, une lueur d'intelligence et de... compassion. Elle avait tenté de sympathiser avec lui. Et il avait tout gâché.

Il secoua la tête pour la chasser de son esprit. Ce n'était jamais une bonne idée de songer à une femme avant de s'endormir. Fermant les yeux, il pria pour une nuit sans rêves.

*Il était en Espagne. C'était une journée torride mais sa compagnie avait bon moral. Il n'y avait pas eu de combats la semaine passée.*

*Ils s'étaient établis dans une petite bourgade depuis environ un mois. Dans l'ensemble, les gens d'ici étaient contents de leur présence. Les soldats apportaient de l'argent. Ils le distribuaient surtout dans les tavernes, mais tout le monde se sentait un peu plus riche quand les Anglais étaient en ville.*

*Comme d'habitude, John était ivre. Tout était bon pour faire taire les cris qui résonnaient encore à ses oreilles et ôter le sang qui lui collait aux mains malgré les lavages*

*répétés. Plus que quelques verres et il sombrerait dans un bienheureux oubli.*

— *Blackwood.*

*Il leva les yeux et salua l'homme qui s'attablait en face de lui.*

— *Spencer.*

*George Spencer prit la bouteille.*

— *Vous permettez ?*

*John haussa les épaules.*

*Spencer versa une dose d'alcool dans le verre qu'il avait apporté.*

— *Vous savez quand on va quitter ce trou ?*

— *Je préfère ce trou, comme vous l'appellez, à l'enfer des champs de bataille.*

*Spencer suivit une serveuse du regard en se léchant les lèvres, puis reporta son attention sur John.*

— *Je ne vous prenais pas pour un tel couard, Blackwood.*

*John avala un autre verre de whisky d'un seul trait.*

— *Je n'en suis pas un. Je suis juste un homme.*

— *Comme nous tous.*

*Spencer se tourna vers la petite serveuse, qui ne devait pas avoir plus de treize ans.*

— *Que dites-vous de celle-là ?*

*John, qui n'était pas d'humeur à bavarder, haussa de nouveau les épaules. La jeune fille – depuis qu'il fréquentait l'endroit, il avait appris qu'elle s'appelait Ana – vint lui apporter son plat. Il la remercia en espagnol. Elle hocha la tête et lui sourit, mais avant qu'elle puisse s'en aller, Spencer l'avait attirée sur ses genoux.*

— *T'es un joli petit lot, hein ? dit-il d'une voix traînante en posant sa main sur sa poitrine naissante.*

— *Non, répondit-elle dans un anglais maladroit, je...*

— *Fichez-lui la paix, marmonna John.*

— *Bon sang, Blackwood, ce n'est qu'une...*

— *Laissez-la tranquille.*

— *Vous savez que quelquefois, vous êtes pénible ? grommela Spencer.*

*Il repoussa la jeune fille, mais non sans lui avoir pincé les fesses.*

*John prit une bouchée de riz, l'avalait et répondit :*

*— C'est une enfant, Spencer.*

*L'autre plia et déplia les doigts d'un geste éloquent.*

*— Ma main n'est pas de cet avis.*

*John secoua la tête, agacé. Il n'avait aucune envie de discuter avec cette brute.*

*— Arrêtez de l'importuner.*

*Spencer se leva soudain.*

*— Je vais pisser, marmonna-t-il.*

*John le regarda s'éloigner et reporta son attention sur son assiette. Il n'en avait pas pris trois bouchées que la mère d'Ana s'approcha de sa table.*

*— Señor Blackwood, dit-elle dans un mélange d'anglais et d'espagnol. Cet homme... il touche ma petite Ana. Il doit arrêter.*

*John battit des paupières en s'efforçant de chasser les vapeurs de l'alcool.*

*— Cela dure depuis longtemps ?*

*— Toute la semaine, Señor. Ana aime pas ça. Elle a peur.*

*Une bouffée de dégoût souleva l'estomac de John.*

*— Ne vous inquiétez pas, Señora. Je vais m'assurer qu'il cesse. Elle ne risque rien de la part de ma compagnie.*

*La femme hochait la tête.*

*— Merci, Señor Blackwood. Je suis tranquille.*

*Elle retourna à la cuisine où elle allait sans doute passer le reste de la soirée à préparer les repas. John finit son assiette et descendit un autre whisky. Peu à peu, l'oubli le gagnait. Il en avait bien besoin. Il aurait tout fait pour effacer de sa mémoire les charniers et les hommes à l'agonie.*

*Spencer revint dans la salle.*

*— Encore à table, Blackwood ?*

*— À votre avis ? marmonna John.*

*Spencer fit la grimace.*